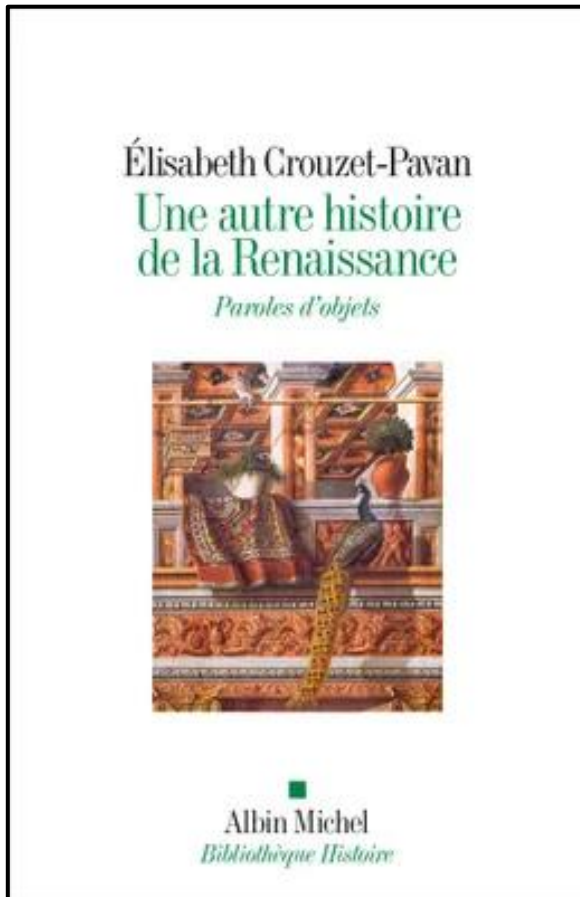


**Académie des Inscriptions et Belles-Lettres**  
**Hommages déposés lors de la séance du 17 janvier 2025**

---

**Yves-Marie BERCÉ**



« J'ai l'honneur de déposer sur le bureau de l'Académie, de la part de son auteur Elisabeth Crouzet-Pavan, l'ouvrage intitulé *Une autre histoire de la Renaissance. Paroles d'objets*. Paris, Albin Michel, 2024, 372 p., ill. (Bibliothèque Histoire).

Vers la fin du xiv<sup>e</sup> siècle, les villes de l'Italie ont connu des décennies d'expansion économique, une très vive circulation marchande, des innovations artisanales, des améliorations des niveaux de vie chez les riches et même chez les moins pauvres, une commune recherche du confort, des modes insolentes d'ostentation sociale. Tous ces élans se traduisaient par des changements de l'habitat, des conditions d'existence, la création d'objets de luxe et de décors des jours de fêtes ou des heures ordinaires et encore l'invention d'ustensiles de pratique quotidienne. Ces innovations prospères et brillantes, signes de la Renaissance, sont connues depuis longtemps ; les écrivains d'histoire les ont replacées dans le cours des civilisations, les ont racontées dans les

chroniques politiques et guerrières et puis elles ont été redécouvertes et vulgarisées par les historiens des arts. Habituellement l'étude de ce passé suscite des spécialistes bien différents, ceux qui observent les œuvres d'art pour elles mêmes et ceux qui s'emploient plutôt à reconstituer leur conjoncture. Or voici qu'Elisabeth Crouzet, historienne de l'Italie médiévale et renaissante, interprète des destins séculaires de Venise, entreprend de ravir leur domaine aux historiens d'art et vient à soumettre leurs découvertes à un regard différent. Ses travaux maîtrisent si bien la connaissance de ces époques qu'elle peut y entrer dans l'intimité de chacun. Dans une évocation inventive et puissamment érudite, elle peut en révéler et expliquer les secrets apparemment négligeables et improbables. Elle examine les objets d'art à la fois quotidiens et précieux, cadres matériels de l'existence, vêtements, bijoux, meubles, tapis, vaisselle, outils ; elle rend compte de leur production, leurs marchés et leurs prix, leurs usages ou leur inutilité, leur prestige ou leur négligence, leurs échanges, transferts, héritages ou destruction : bref, leurs places dans les relations sociales et au cœur de l'économie. De telles approches auraient relevé autrefois de l'histoire des mœurs, de celle de la vie privée ou dans une génération pas si lointaine du genre historique de la « vie quotidienne ». Le choix

d'un horizon plus comparatif, plus intemporel appartient à l'anthropologie culturelle, pour parler comme les anglo-saxons.

Quelles peuvent être les sources d'une telle entreprise ? Aux archives de Venise ont été dépouillés les registres de délibérations du Sénat et les fonds des Procuratori di San Marco. Les masses considérables des archives notariales ont fourni leur provende de marchés, contrats, inventaires ou testaments. En sources imprimées, ont été utilisées des quantités de recueils de lettres, de chroniques généalogiques, des collections de diaires et de mémoires et, bien sûr, une bibliographie, riche et diversifiée, de recherches de langues italiennes et anglaises, comme les travaux de Richard A. Goldthwaite, historien américain de Florence médiévale, observateur de l'influence de l'économie sur les arts.

Aux documents écrits Elisabeth Crouzet ajoute l'observation minutieuse d'images, à la recherche de détails cachés de décor dans des scènes typiques comme les Annonciations, les festins bibliques ou princiers, saint Jérôme à sa table d'étude, des moments intimes d'un miracle domestique ou d'une chambre d'accouchée, etc.

Les fruits de cette enquête immense, patiente et perspicace, sont ordonnés en six orientations méthodiques. D'abord sont présentés les plus simples décors d'agrément, pots de fleurs, verreries et humbles accessoires comme les brûle-parfums ou les variétés de vases de faïence. L'inventaire des évolutions se poursuit avec les meubles, tissus et décors des chambres à coucher. La visite passe à d'autres pièces, le cabinet d'étude (*studiolo*) fourni d'encres et de chandeliers, et puis la salle des repas avec sa grande table et ses nappes. Une quatrième partie rapporte l'image rêvée d'un pays de Cocagne et les fantasmes du luxe. Après ces inventaires, le lecteur peut alors découvrir les diverses circulations des objets précieux, leurs rôles dans la sociabilité et leurs significations. Le livre s'achève avec les dérives des destins des œuvres, redevenant articles de commerce, réserves de valeur, supports de micro-crédit, ou, plus tard encore, signes scandaleux d'une vanité pécheresse.

L'histoire générale a sa part. Au xv<sup>e</sup> siècle les citadins italiens avaient survécu à des retours des épidémies de peste ; ils en connaissaient les précautions et les fuites, les lendemains de renouveau, les espérances de bonheur et de fêtes, ils ressentaient l'attrait des beautés de la vie. En dépit de l'expansion turque, le commerce méditerranéen prospérait et apportait dans les ports de Sicile, de Venise et de Gênes, outre les cargaisons ordinaires de blés, sels et vins, des ballots de soies de Perse et même de Chine, des métaux damasquinés de Syrie, des porcelaines orientales, des tapis du Levant, le corail des rives de Méditerranée, les majoliques espagnoles. Le goût des curiosités exotiques changeait les décors des maisons, enrichissait les collections où des pièces étranges ornées de palmettes de lotus ou de dragons chinois allaient être gravées aux armoiries des acheteurs. Les façons orientales gagnaient des ateliers italiens spécialisés comme à Vicence ou Murano qui, à leur tour, travaillaient de riches tissus, soieries et brocarts, fabriquaient des faïences et des oeuvres de verrerie, de petite métallurgie, etc. Un peu partout, les plus belles rues et sur les places de marché des boutiques de luxe, orfèvres, tailleurs, brodeurs, miniaturistes, artisans du verre ou du corail attiraient les grands personnages de passage ou bien leurs secrétaires. Ces riches marchands comptaient dans leurs clientèles des familles illustres, comme les Gonzague à Mantoue ou les Este à Ferrare.

Dans les lieux de vie apparaissaient de nouvelles pièces de séjour avec leurs particularités de meubles et de décors, adaptés à leurs fonctions, reflétant les manières à la mode et les changements de comportement et de gestuelle. Les influences féminines modifiaient les décors des chambres à coucher ; les tapis, les tentures, les courtines et courtépointes, descentes et couvertures du lit préféraient l'éclat coûteux et somptueux du rouge, éclairé par les chandeliers et miroirs. Des coffres de bois (*cassoni*, *forzieri*) décorés de panneaux peints,

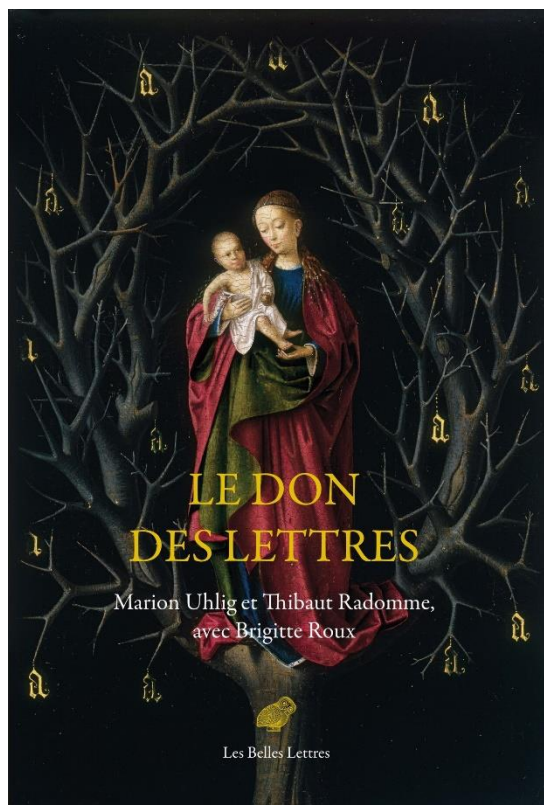
souvent venus en trousseau de mariage, contenaient les linges ; les parures étaient enfermées dans de précieuses boîtes (*forzerini*).

Une autre pièce inédite correspondait aux humeurs masculines. Le maître de maison s'y réservait un cabinet d'étude, isolé des bruits, pourvu des matériels d'écriture, table, encrier, plumes, bougies, réunissant aussi quelques coffrets d'objets précieux et d'autres bibelots de verre ou de faïence. Cet ameublement répondait aux pouvoirs et à la fortune du personnage, portant l'empreinte de ses emblèmes tracés dans leur langage de symboles.

Tandis que les grandes dames s'habillaient de brocarts d'or, réprouvés par des lois somptuaires, les marchés de bagatelles s'étendaient jusqu'aux humbles colliers et chapelets en perles de verre ou en corail. De très modestes marques de confort, comme les pièces de lingerie, figuraient en nombre dans les articles mis en dépôt aux Monts de piété ou ensuite vendus. Nombre des beaux objets offerts en cadeaux spectaculaires et exhibés dans des jours de fête disparaissaient ensuite au fond de coffres ; ils ne servaient plus que de gages, d'articles de vente, de saisies, de parts d'héritage, de réserve de valeur où leur beauté n'importait plus qu'au calcul de leur prix. A la fin du xv<sup>e</sup> siècle, viendraient certains jours où une piété pénitentielle voudrait condamner au feu les marques de vanité.

Il y avait ainsi eu un temps où dans les villes italiennes médiévales le luxe des familles aristocratiques ou simplement bourgeoises était devenu un moteur incontestable de l'économie, couvrant toutes les phases des circuits de commerce et reflétant toutes les niveaux de faste depuis les magnifiques étoffes des résidences princières jusqu'aux vaisselles des maisons de boutiquiers.

De cette naissance du confort quotidien et d'efflorescence du luxe, Elisabeth Crouzet, d'entrée de jeu et en conclusion, prend pour témoins ou plutôt pour emblèmes, un encrier de majolique et un brûle-parfum damasquiné. Les rares originalités de ces deux objets révèlent leurs lointaines origines et leurs voyages, les prix de marché et le style de vie de leurs acheteurs, les usages de ces connaisseurs, leur élévation sociale, leurs savoirs et leurs curiosités ; ils dessinent de la sorte « une biographie sociale et culturelle de la Renaissance ».



« J'ai l'honneur de déposer sur le bureau de l'Académie, de la part de ses auteurs et des Éditions des Belles Lettres, l'ouvrage de Marion Uhlig et Thibaut Radomme, avec Brigitte Roux, intitulé *Le Don des lettres. Alphabet et poésie au Moyen Âge*, Paris, Les Belles Lettres, 2023, 654 p. Le titre de ce livre à la fois savant et attrayant est volontairement ambigu. Il renvoie d'une part (génitif objectif) à la démarche de ses auteurs qui offrent au public une somptueuse collection d'initiales ornées extraites de manuscrits du Moyen Âge, de l'autre (génitif subjectif) à la capacité alors attribuée au signe alphabétique comme tel de produire du sens.

La poésie abécédaire, objet de l'ouvrage en question, correspond à une pratique d'écriture très ancienne, qui consiste à faire commencer tous les vers ou strophes qui constituent un poème par une lettre de l'alphabet, dans l'ordre où celui-ci énumère la succession. En somme, une manière d'acrostiche spécialement contrainte. On en trouve déjà la trace dans la Bible, qui compte huit

psaumes alphabétiques, procédé que l'on rencontre aussi au début des *Lamentations* de Jérémie, ainsi que dans certains passages significatifs des *Proverbes*, de l'*Ecclésiastique* et du livre du prophète Nahum. L'hymnographie grecque et latine va imiter un tel modèle : on songe en particulier à l'unique poème, à la fois théologique, homilétique et polémique, de saint Augustin, le *Psalmus contra partem Donati*. La poésie liturgique de l'Antiquité tardive et de l'âge carolingien, bientôt suivie par la poésie de cour, reprend à son tour en charge cette technique de composition, que perfectionneront, à l'autre extrémité du Moyen Âge, les étourdissantes jongleries verbales des « grands rhétoriciens ».

C'est à un moment moins célèbre, moins spectaculaire peut-être, de cette longue histoire que s'est attachée, avec le soutien du Fonds national de la recherche suisse, une équipe dirigée par Marion Uhlig, professeur de littérature française médiévale à l'Université de Fribourg, à savoir les « poèmes abécédaires français du Moyen Âge (XIII<sup>e</sup>-XIV<sup>e</sup> siècle) ». Ils ont d'abord donné à la collection « Champion classiques » l'édition critique d'un corpus de sept textes, bien peu fréquentés par la science philologique et l'histoire littéraire depuis leur publication à la fin du XIX<sup>e</sup> s. ou au début du XX<sup>e</sup> – voire, pour l'un d'entre eux, inédit. Il s'agit, dans l'ordre chronologique, de la *Senefiance de l'ABC* (alias *ABC par équivoque*) de Huon le Roi de Cambrai, de l'*ABC Plantefolie* et de l'*ABC Notre Dame de Ferrant*, désignés par le nom de leurs auteurs, d'un *ABC à femmes* anonyme, de l'*ABC contre ceux de Metz* d'Asselin du Pont et de la *Rescription* que lui adresse Lambelin de Cornouailles, enfin du *Salut abécédaire à la Vierge Marie* inséré par Guillaume de Diguleville dans son monumental *Pèlerinage de vie humaine*. Ces textes réunis pour la première fois semblent à première vue n'avoir en commun que la forme. En réalité, si l'on met à part les pièces de circonstance que sont le poème d'Asselin et la réponse que lui adresse Lambelin, suscités par la guerre dite « des Quatre seigneurs », ils touchent tous de près ou de loin à la dévotion mariale, comme

continuera de le faire au siècle suivant ce genre de poésie savante. C'est à rendre raison de cette poétique et de cette thématique, ou plus exactement de leur entrelacement, que s'attache l'ouvrage de synthèse, premier du genre, publié par Marion Uhlig et Thibaut Radomme, maître de conférences en littérature française médiévale à l'Université de Saint-Étienne, avec le concours de l'historienne de l'art Brigitte Roux, qui en a sélectionné la très riche iconographie (pas moins de 175 manuscrits ont été mis à contribution). Le point de vue adopté ici est donc moins philologique qu'historique, herméneutique et esthétique.

L'introduction, copieuse et dense, entreprend de familiariser le lecteur d'aujourd'hui avec une conception de la langue, étrange à ses yeux, qui refuse l'arbitraire du signe. Si, comme le veut le premier chapitre du manuel de grammaire étudié à l'école élémentaire, l'*Ars maior* de Donat, la lettre assume non seulement une dimension phonique (*vox*) et graphique (*figura*), mais aussi une *potestas*, il est légitime de référer cette puissance à la volonté divine, qui a doté l'homme du langage. Dès lors, la lettre comme telle fait signe, ainsi que l'avait montré naguère, sur le mode ludique, le Secrétaire perpétuel honoraire Michel Zink dans un petit ouvrage fort élégant paru en 2004, *Le Moyen Âge à la lettre. Un abécédaire médiéval*. Doué de telles vertus, l'alphabet peut donc servir de support à un message. Dans leur livre, Uhlig et Radomme entreprennent de mettre en évidence la force poétique d'une telle proposition. C'est que, selon nos auteurs, le message en question répond à une double fonction : dévotionnelle – la prière passe par des mots faits de caractères harmonieusement arrangés entre eux – et didactique – les lettres, en latin *elementa*, sont aptes, du fait même de cette désignation, à donner du monde une vision compétente et ordonnée, comme il ressort par exemple du livre 10 des *Étymologies* d'Isidore de Séville.

La poésie alphabétique chrétienne s'est, dans cet esprit, d'abord appliquée à exalter la figure de la Croix, emblème qui domine le monde... et que sa forme rend aussi propice à servir de support à acrostiches et palindromes : de célèbres poèmes de Venance Fortunat et de Raban Maur en constituent l'illustration. Si, vers la fin du XII<sup>e</sup> siècle, la croix est pour longtemps supplantée par la figure de Marie, c'est, selon Uhlig et Radomme, pour quatre raisons : une raison historique, l'essor spectaculaire du culte marial ; une raison esthétique, le besoin d'offrir à la reine des cieux une couronne de mots que l'application de la contrainte formelle rend plus précieuse ; une raison généalogique, liée au fait que le chapitre des *Proverbes* de Salomon consacré à la *mulier fortis* (comme le portrait de la Sagesse personnifiée par le Siracide) est alphabétique ; une raison symbolique enfin, qui met en correspondance le rôle de Marie dans l'histoire du Salut, à savoir enclore en son sein le maître de l'univers, et la capacité de l'alphabet à décrire ce dernier de façon exhaustive – donc l'enclore aussi à sa manière.

Mais cette dimension totalisante implique aussi que chacune des lettres de l'alphabet rayonne d'une vaste polysémie, comme le montre le cœur de l'ouvrage, qui analyse sur plus de cinq cents pages, lettre après lettre de A à Z (sans oublier les signes tironiens *et*, *cum-* (*con-*), ainsi que le tilde), les valeurs extrêmement diverses dont toutes peuvent être porteuses. Le métier des poètes va être alors de rapporter ces valeurs soit à la forme graphique de la lettre : c'est ainsi que le *O* figure souvent l'image du monde circulaire et ceint par l'Océan ; soit à sa prononciation : le *K*, qui « évoque le croassement des corbeaux », est peu valorisé ; soit au son même qui la désigne : le *Q* bien malséant renvoie au bas corporel, tout à l'inverse du *M* qui alors se prononce « âme » ; soit aux vocables dont elle fait résonner l'initiale : le *M*, encore, fait entendre la maternité de Marie, et son triple jambage fait de lui un reflet de la Trinité, tandis que le *N* de Nature soumise aux exigences de l'instinct de génération, qui n'est autre qu'un *M* incomplet, est bien plus mal famé. Sur la base de ce carrousel de significations, volontiers porté par des jeux de mots, approximations, paronomases et calembours, l'interprétation des lettres est souvent ambiguë : contigu du *F* de « femme », le *G* de la

« joie » (selon son articulation picarde), de la « grâce » et de la « gloire » peut aussi par sa prononciation (« j'ai ») désigner la cupidité ; le *T*, figure de la Croix, sous sa forme minuscule « tordue et recroquevillée » (« torte et crampie »), dit quelque chose de la trahison.

C'est constater aussi que les alphabets dévots épelés par les textes considérés ne se résument pas à leurs interprétations spirituelles. On n'est jamais très loin du jugement moral. Ainsi, le *K* à double panse évoque-t-il les clercs « ivres de vaine gloire et de cupidité ». Au détour d'une approche très littéraliste de la langue, au sens le plus immédiat du terme, c'est tout un univers social que les inventions débridées de nos ménestrels laissent entrevoir. Et la réutilisation tardive de la forme à des fins politiques, dans les poèmes « messins » des années 1325-1326, n'est à cet égard peut-être pas tout à fait arbitraire. Comme toujours avec la poésie française du temps qui abuse volontiers de ceux-ci, les jeux de la forme ne sont pas purement gratuits.

Au-delà du simple dictionnaire raisonné, l'ouvrage d'Uhlig et de Radomme parvient à mettre en évidence la logique des représentations portées par ces jeux – à l'aide entre autres du commentaire des images qui les traduisent à leur manière et de références croisées à d'autres poèmes contemporains, notamment ceux d'inspiration satirique. À travers l'étude historique et critique d'une poésie « lettriste et lettrée » qui constitue une documentation à première vue bien inactuelle, c'est en réalité à une plongée dans l'univers de croyances et les représentations du monde social des années 1250-1350 que nous convient les auteurs de ce bel ouvrage. »



## Dominique BARTHÉLEMY



« J'ai l'honneur de déposer sur le bureau de l'Académie les deux volumes de la publication archéologique sur *Les seigneurs du marais. La résidence fossoyée de la Mothe de Pineuilh (Gironde, X<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècle)*, sous la direction de Luc Bourgeois et de Frédéric Prodéo, Presses Universitaires de Caen (Publications du CRAHAM. Série antique et médiévale), 2024, 400 et 464 pages, 449 figures. Les travaux de construction d'une rocade autour de Sainte-Foy-la-Grande ont permis en 1999 de repérer un site médiéval, qui a fait l'objet d'une fouille préventive en 2002 et 2003. C'était inattendu, mais des éléments architecturaux en chêne, bien conservés en secteur humide et datables de 995 ont attiré l'attention ; il s'agissait en effet d'un platelage accolé à une passerelle, en périphérie d'une plate-forme circulaire faiblement surélevée, de 30 m de diamètre, entourée d'un fossé de 15 m de large. La moitié de l'ensemble a pu être

fouillée, les études d'objets se sont poursuivies jusqu'en 2013, par des équipes de spécialistes, et à ce moment l'interprétation et la synthèse ont été pris en main par Luc Bourgeois, professeur d'archéologie médiévale à l'Université de Caen, qui a mis en œuvre son expertise sans égal de toutes les fouilles de sites du Moyen Âge central. La publication qu'il a codirigée avec son collègue Frédéric Prodéo, qui avait conduit les fouilles en spécialiste de la protohistoire, comporte une introduction de ce dernier et des contributions d'auteurs divers, mais il y intervient lui-même très souvent pour combler toutes les brèches et surtout, il a donné dans la seconde partie du second volume l'essentiel des deux chapitres de synthèse (166 grandes pages : *Essai d'interprétation*).

Le lecteur du premier volume et de la première partie du second peut prendre connaissance des *Données de la fouille*. Le site de la Mothe de Pineuilh a fait l'objet d'une construction d'enceinte, autour d'un bâtiment central, de 978 et 983 ; dès 995 le rebord de l'enceinte a été réaménagé avec un platelage. En 1043 surtout, l'enceinte a été remodelée, entourant désormais un espace, un peu plus large : nouveau fossé très agrandi, plate-forme centrale transformée en une motte castrale de 3,30 m de haut à l'aide des déblais. Ce fossé a reçu des détritiques dont la conservation a permis aux archéologues de faire leur miel, et sans que cela nuise à la protection du site car la vase y pourvoyait aussi bien que l'eau. Dans une troisième phase, entre 1124 environ et la fin du XII<sup>e</sup> siècle, ce fossé a été comblé et l'enceinte s'est rétractée, l'habitat principal partant ailleurs. Les déchets dans le fossé sont d'un grand intérêt car ils révèlent l'alimentation des habitants, ainsi qu'une partie de leur outillage, et sur le site de Pineuilh apparaissent bien les nombreux réemplois du bois autant que du fer, ainsi que la raréfaction du bois de chêne après 1043 (dans la deuxième phase) au profit de l'aulne et de l'orme. Le mobilier comporte des éléments de serrurerie et de boiserie, de l'armement (lance à ailettes, javelines, arcs, mais on ne laissait bien évidemment pas traîner les hauberts et les épées) des pièces d'équitation (éperons, mors, selles, ferrure), de la vaisselle et

coutellerie, des pièces de jeux, des éléments de parure, un peu de monnaie (mais trois deniers seulement, en sus d'un bronze romain), des bâtons de compte.

L'intéressant est dans la médiocrité même du site et du statut de ses possesseurs, appartenant à la frange inférieure de l'élite (aristocratie), car d'ordinaire on ne repère que peu de chose de ce type d'habitat. Il n'y a malheureusement que peu de recoupements possibles avec des sources écrites : Pineuilh se situe dans « un désert documentaire comme il s'en trouve fréquemment » (II, p.219) ; on ne dispose que de la donation d'un manse de Vinayrols en deux tenants de part et d'autre de Pineuilh, à l'abbaye de Conques en 1073/1076 par un certain Falcon de Barta. Luc Bourgeois relève que le choix d'un fond de vallée pour une installation seigneuriale n'est pas inexplicable puisqu'il est fait une fois sur cinq pour des sites de ce type dans le Centre-Ouest et le Sud-Ouest de la France, caractérisés comme Pineuilh par l'omniprésence du bois et l'absence de pierre. Le marais était plus valorisé qu'aujourd'hui : il offrait à la fois une protection et les possibilités de contrôler route ou rivière, d'installer des moulins, de faire paître les chevaux (II, p.240). Sur le bâtiment central on peut faire diverses reconstitutions, assez comparables à dire vrai, dont le lecteur des *Seigneurs du Marais* trouve les schémas aux pages 250-252. Il trouve un peu plus loin (II, p.267) une proposition de restitution du site à la phase 2 (après 1043). Il aura lu auparavant un développement sur la lance à ailettes déposée sur le rebord de la fosse à titre apotropaïque (II, p.247-248). Luc Bourgeois souligne aussi la durée des travaux successifs : plusieurs campagnes annuelles à la suite pour chaque phase, en contraste avec l'idée reçue des terrassements médiévaux réalisés en quelques jours !

Un dernier chapitre, toujours dû à Luc Bourgeois, éclaire ce que nous pouvons savoir de la manière dont on vivait à la Mothe de Pineuilh. Hommes et femmes étaient plutôt bien alimentés et chauffés, mais nous ignorons comment ils s'éclairaient. Les pièces de jeux (échecs et tables) et les petites flûtes les classent dans l'élite, mais il faut être un peu plus prudent dans l'interprétation des traces d'armement : à côté des lances et des cors en terre cuite (utilisés pour l'alerte et la chasse) il y a ici, comme dans plusieurs sites secondaires désormais connus, des arbalètes, armes précises et parfois puissantes, quoique nettement moins au XI<sup>e</sup> siècle qu'ensuite. Les restes animaux permettent d'apprécier l'âge d'abattage et les choix d'animaux domestiques (bovins, porcins et caprinés) et la part de la chasse (pourvoyeuse avant tout en sangliers), puis celle de la pêche. Pineuilh est indéniablement une résidence élitaires, dont il faut apprécier à la fois la parenté avec d'autres et la singularité. Luc Bourgeois en souligne le caractère évolutif. Enfin, et c'est le morceau de bravoure de la publication, il expose aux p.363-367 et exploite ensuite sa liste de 94 critères permettant d'apprécier le niveau de richesse, de pouvoir, de distinction sociale des habitants : avec un score de 36 points, Pineuilh est bien un petit pôle seigneurial, où l'ostentation et le luxe ont de vraies limites mais qui jouit d'une relative opulence – à un niveau nettement surclassé par exemple par Andone, autre site éclairé par son expertise et résidence des comtes d'Angoulême en l'an mille, qui cartonnait à 80 points. Il est intéressant ici d'apprécier la durée de vie des structures, assez longues puisque remplacées seulement au bout de trois générations.

Pineuilh était un établissement banal, mais exceptionnellement bien conservé et on peut ajouter : exceptionnellement bien éclairé par le commentaire de Luc Bourgeois, qui constituerait à lui seul une œuvre de plein droit. »